

AHMED PHILOSOPHE

Alain Badiou

Nb : ces trois dialogues sont fournis à titre « d'échantillon » de l'écriture d'Alain Badiou et ne composent pas l'ensemble du texte du spectacle.

N° 1 – Le rien

Ahmed, Moustache

N° 15 – La nation

Ahmed, Monsieur Pompestan

N° 23 – La décision

Ahmed, Fenda

1 - Le rien

Ahmed, Moustache

Ahmed – Qu'est ce que vous regardez Là ? Il n'y a rien, là.
Moi, Ahmed, je ne suis absolument rien. Superlativement rien. Et j'aime autant vous dire que regarder le rien, c'est du pareil au même que ne rien regarder du tout. Voyez un peu comme je suis rien.

Improvisation d'Ahmed sur le rien, il s'exténue et disparaît sur scène.

S'il y en avait un parmi vous qui était malin, qui était vraiment un aigle côté pensée, qui était plus fort pour démêler les embrouilles du monde que Ahmed et Einstein réunis, il m'enverrait ça par le travers de ma figure de rien :

« Mon petit Ahmed-de-rien, comment tu sais que t'es rien ? hein ?
car si tu sais que t'es rien, c'est que tu es quelque chose, hein ?

Parce que rien, c'est rien, et rien, ça peut pas connaître grand-chose. Surtout pas le rien. Il ferait beau voir que le rien connaisse le rien. Pour connaître le rien, il faut bien être quelque chose, et non pas rien. »

Et alors là, moi, Ahmed, je l'aurais dans le baba. Si le rien a un baba . Est-ce que le rien a un baba ? Il y a le baba au rhum, mais est-ce qu'il y a le baba au rien ?

En tout cas, c'est sûr, moi, Ahmed, je ne savais pas que je n'étais rien, et je ne l'aurais jamais su s'il n'y avait pas eu Moustache. Albert Moustache. Moustache, il n'est pas rien du tout. Il a une moustache, Moustache. Il est costaud, Moustache. Il pèse son poids sur le macadam de Sarges-les-Corneilles, Moustache. En tout cas, c'est quelque chose, Moustache, c'est pas rien. Un jour... non je ne vais pas vous raconter. Moi, Ahmed, je ne vais pas faire parler le rien. Le rien, ça dit rien, c'est normal. Il va vous dire lui-même. C'est le quelque chose qui dit quelque chose. Normal. Moustache ! Moustache !

Moustache entre en scène.

Mon cher Moustache, dis-leur un peu, pour voir, qui je suis, moi, Ahmed.

Moustache – Y a pas toi. Y a que vous. Vous les immigrationnés de toute la terre. Les ceux qui viennent de l'Afrique et de l'oriental. Les ceux qui mangent tout le fric de la Sécu. Les ceux qu'à cause d'eux on n'a plus de boulot, pas même à ramasser l'épluchure. Et qui s'encroient d'un Dieu islamique qu'on dirait une face de carême aux dents longues. Si toi, t'étais toi, tu serais peut être quelqu'un, allez savoir ! heureusement que ton toi à toi il est dans le vous des autres. Tous en bloc ! Tous au bloc ! Envoyez c'est pesé !

Ahmed – Doucement, gros lard ! Donc, je ne suis pas quelqu'un ?

Moustache – Vous êtes tous des moins que rien.

Ahmed – Qu'est-ce que je vous disais ? moins que rien !

C'est pas rien ça, être moins que rien ! Parce que rien c'est rien. Au-dessus de rien, il y a quelque chose. Et en dessous de rien, il y a forcément quelque chose aussi.

Moustache – Tu cherches encore à m’embobiner, métèque ! Moins que rien, c’est encore plus rien que rien.

Ahmed – Et comment veux-tu que le rien puisse être plus ou moins, gros lard ? Dans le rien, il n’y a rien, ça peut pas bouger le rien. C’est comme le zéro, le rien. Le zéro c’est vide, c’est rien de rien. Mais au-dessus de zéro, là ça chauffe. Et en dessous de zéro, ça gèle. Et si moi, Ahmed, je suis moins que rien, alors je gèle, C’est ça, je gèle. Hou la la, je gèle, hou, ça gèle dur...

Alors, Moustache, tu gèle, toi aussi ? Tu sens ce que ça fait d’être en dessous de zéro ? Tu te congèles à moins trente sous le rien ? On se les caille à force d’être des moins que rien !

Moustache est frigorifié, il se pétrifie littéralement.

Moustache – Nom d’un pétard ! Je me fais le sentiment d’être un bonhomme de neige.

Ahmed – C’est le bonhomme de glace, Moustache ! Dans son intérieur, il m’a l’air d’être bigrement moins que rien lui aussi.

Moustache – L’arabe m’a changé en camion à morue fraîches.

Ahmed – Voyons si ça sonne creux, l’intérieur de Moustache.

Ahmed donne un grand coup de bâton sur Moustache qui tombe en morceaux.

Nom d’un petit rien ! J’ai cassé ma preuve. Ma chère preuve, Moustache, que je n’étais rien ! et même, moins que rien ! je ne sais plus rien. En tout cas, le bâton, ce n’est pas rien. Quand le rien a un bâton, il est quelque chose. Quand on vous dit que vous n’êtes rien, donnez du bâton à la preuve, ça la refroidira. C’est pas tout, ça, il faut que je me réchauffe, moi.

*Ahmed improvise sur le réchauffement, il impose la canicule.
Moustache se reconstitue.*

Moustache – Où suis-je ? Qui suis-je ? Où vais-je ? Qui vais-je ? Où chauffais-je ? Qui chauffe ? Qui ?...

Ahmed lui redonnant un coup de bâton – Qui qui dit « t’es rien », n’est rien.

Moustache s’effondre à nouveau.

Ahmed s’épongeant – C’est pas rien d’être quelque chose à la fin...

23. La décision

Ahmed, Fenda

Fenda est assise au bord de la scène, fumant une cigarette. Elle écoute sur son radio-cassette une balade sirupeuse. Ahmed entre, la regarde un moment, puis :

Ahmed – Fenda, mon petit oiseau des îles ! Quand vas-tu te décider ?

Fenda – Décider ? Bof ! À quoi ça sert de décider ?

Ahmed - Comment ça, « à quoi ça sert de décider » ?

Qu'est-ce qui sert sinon la ferme décision que ça serve ? Si tu ne te sers pas de ta faculté de décider, même ce qui pourrait te servir ne sert à rien. Tu reste serrée dans ton coin, Fenda ! Si serrée que ça ne sert à rien de te servir !

Décide, décide quelque chose !

Fenda – Calme ta joie bonhomme ! Décider ? Décider quoi ?

Quel est le quoi de ta fameuse décision ? Le quoi, le quoi-quoi ?

Laisse-moi fumer ma clope, tiens.

Ahmed – O décisions parties en fumées ! Fumeroles de Fenda, qui a rien ne se sert ! Ahmed, l'heure à sonné.

Fenda – L'heure sonne toujours pour toi. Mais rien ne sonne, pour moi.

Laisse-moi écouter *Blue Eye of The Red Tiger*, tiens.

Ahmed – Non, non ! Décide ! Décide !

La décision est pour la pensée comme l'attraction de la lune pour la mer, elle est la force du mouvement, le souffle de la marée pensante ! Accepteras-tu que ta pensée soit une mare stagnante, une mer morte ?

Fenda – Ouais, absolument. Absolument, ouais.

Ahmed – Tu vas voir, je te promets que tu vas décider, là, devant moi.

Fenda – C'est ça ! C'est toi qui décide que je vais décider ! Ta décision sera le quoi de la mienne ! Le quoi-quoi-quoi, ouais ! Tu parles d'une liberté !

Ahmed – Toute décision qui vous sert, s'oppose à la décision d'un autre, qui elle, vous serre – couic. À quoi bon se décider, si ce n'est pour se desserrer de la décision qui vient d'un autre ? Et la décision de l'autre, vient aussi de la décision d'un autre autre, et ainsi de suite, chacun ayant à se décider par lui-même pour que l'autre ne lui serre pas trop le kiki.

Fenda – Franchement, laisse ton kiki là où il est ! Et jusqu'où ça remonte, ces décisions emboîtées comme des sardines dans le fer-blanc du monde ?

Ahmed – Jusqu'au premier qui, pour se servir, décide. Jusqu'au premier servi, jusqu'au premier service. Jusqu'à Dieu qui, pour faire cesser son ennui, a décidé de créer l'univers. Une décision pure, qui a nulle autre ne renvoie.

Fenda – La sardine géante, qui a créé la boîte à sardines. Il aurait mieux fait de continuer à dormir, ton Dieu, vu le merdier général.

Ahmed – Et toi tu vas décider comme lui. Pour commencer, tu vas décider quelque chose sans riposter, sans avoir à te desserrer d'un autre. Car moi, je vais disparaître, je vais dormir. Fenda, ma lumineuse prédestinée du matin des baobabs, tu vas m'hypnotiser.

Fenda – T'hypnotiser ? Il est complètement barjot.

Ahmed – Celui qui est hypnotisé ne peut plus rien décider, il est hors circuit. Il flotte dans l'absence. Et toi, pendant ce temps, tu vas prendre une décision fameuse face à ton propre néant de décision. Ainsi, auras-tu décidé dans une divine pureté.

Tiens ! prends mon bâton.

Bien, braque-le sur ma figure, et dis, distinctement :

« Brocante à soi foulu que niquée la bergère. »

Fenda – Comment ? Tu me prend pour une dingue !

« Bergère si niquée que brocante elle foutue »

« À soi foulue la bergère, que sur le-champs niquée »...

Fenda est prise de fou rire.

Ahmed – Du sérieux, jeune fille ! Il s'agit de la démonstration de ton libre arbitre. Il s'agit de décider de décider.

Allez ! Hypnotise-moi ! Où je t'hypnotise-toi, et en plus, je profite de ton sommeil d'hypnotisée indécise pour te violer de tous les côtés.

Fenda – Nom d'un chien ! de tous les côtés ?

Ahmed – Sans exception.

Fenda – Dans ces conditions. Elle braque le bâton sur l'œil d'Ahmed.

« Brocante à soi foulue que niquée la bergère. Brocante à soi foulue que niquée la bergère. Brocante à soi foulue que niquée la bergère ! »

Ahmed se fige, les bras ballants, tout à fait comme s'il dormait debout.

Fenda tourne autour de lui, l'inspecte, le touche, le pousse un peu, mais n'obtient aucune réaction.

Ahmed ! Ahmed ! Arrête tes conneries ! Tu me fais peur. Ahmed !

Même jeu.

Oh zut ! après tout. Si tu veux rester empaillé, tant pis pour toi, mon petit cochon bleu de l'oasis.

Fenda se rassied, allume une clope, feint l'indifférence.

T'es complètement hideux comme ça. On dirait que t'as avalé ton bâton.

Elle se relève, lui tourne autour

Ce n'est pas si drôle que ça, tu sais.

Il est peut être réellement hypnotisé.

Elle braque de nouveau le bâton sur lui.

« Brocante à soi foulue que niquée la bergère ! »

Elle lui hurle dans l'oreille.

Ahmed ! Tu es deshypnotisé !

Quelle tête de bois.

Il faut peut-être faire le truc de la Belle au bois dormant ? Ce n'est pas qu'il ait l'air d'une belle, ni même d'un beau, t'es vilain, Ahmed !

Ahmed ! réveille-toi !

Bon, me voici, ta princesse charmante !

Fenda enfourche un cheval imaginaire et galope vers lui. Elle saute de cheval, commence par lui faire quelques bises, puis l'embrasse amoureusement.

Ahmed – Et voilà, tu as décidé ! Immortel exemple d'une décision pure !

Fenda – J'ai décidé ? J'ai décidé quoi ?

Ahmed – Tu as décidé de m'embrasser ! Sans que j'y sois pour rien, moi, hypnotisé, substantiel indécis, réfugié dans une existence impalpable ! Baiser aussi purement décidé que la création du monde !

Fenda – Tu crois m'avoir avec des trucs aussi minables !

Tiens prend ça !

Fenda lui donne un coup de bâton.

Ahmed – Formidable ! Encore une décision ! Les décisions de Fenda pleuvent !

Un baiser, un coup de bâton, un baiser, un coup de bâton

Un coup de bâton, un baiser...

Toute la décision féminine concevable ! Amour et haine d'un seul tenant !

Fenda – Ahmed le philosophe, vous n'êtes qu'un escroc !

15. La nation

Monsieur Pompestan, Ahmed

Monsieur Pompestan – Non ! Jamais de la vie ! Il ne saurait en être question !
Je vous le dis comme député de Sarges-les-Corneilles, comme membre du Consortium central et décisionnel du parti pour le rassemblement et le redressement de la France, Comme Édouard Pompestant, président directeur général du groupe Capitou-Nuclée, les deux tiers du marché mondial pour la turbine à filière, comme citoyen éclairé, comme simple citoyen, bien dans sa peau. Nous ne l'accepterons pas. C'est *niet*, et mettez votre mouchoir dessus.

Ahmed – Monsieur Pompestan ! Si je peux, devant vous, argumenter de bas en haut, comme Ahmed, qui n'est ni ne sera député. Mais qui existe, là, dans sa ressource invisible. Comme Ahmed, qui n'est ni ne sera le sauveur de la turbine française. Mais plutôt collé au malheur du turbin mondial. Comme Ahmed, ver de terre, ou peu s'en faut, amoureux d'une étoile, ou presque. Comme Ahmed, intellect sous sa seule peau basanée...

Pompestan – Halte-là ! Dans la question qui nous occupe, mon cher Ahmed, la couleur de la peau ne fait rien à l'affaire. Il y a des peaux noires qui sont bien de chez nous, des peaux blanches qui sont d'ailleurs, des jaunes mystérieux qu'on surveille, des Peaux-Rouges avec scalp et de gens verdâtres qui ont leurs papiers bien en règle. Tenez, ma femme de ménage vient des Philippines, et c'est une femme très bien, très correcte, elle ne volerait pas un œuf dans le frigidaire.

Ahmed – Ni un bœuf dans le lampadaire.

Pompestan – Qu'est-ce que vous me chantez avec ce bétail dans les lampes ? Vous perdez le sens commun ! Vous plongez dans votre vieux fond fanatique ! J'ai dit non, non, et non. Point à la ligne.

Ahmed – Pour dire *non*, il faut savoir de quel *oui* on parle. Pas de *oui*, pas de *non*, non plus. Dis-moi ton *oui*, je te dirais ce que vaut ton *non*. Si j'ouïs ton *oui*, j'ai le nom de ton *non*. Si je n'ouïs pas ton *oui*, ton *non* est sans nom ; non de non !
Bref, à quoi Monsieur le Député, monsieur Pompestan, turbiniaire actant, à quoi dites-vous *oui*, quant à ce qui nous occupe ?
Permettez que je puisse ouïr votre *oui*.

Pompestan – Je dis oui à la loi française. Le peuple, par mon entremise députative, vote la loi souveraine qui dit qui est qui, qui a droit à quoi, qui n'a pas droit à quoi, et qui n'a droit à rien, ou même à moins que rien. La loi qui sépare d'un côté l'officiel et le légal et le travailleur régulier qu'Édouard Pompestan accueille les bras ouverts dans ses ateliers productifs. Et de l'autre côté, le clandestin, le sans-papiers, le surnuméraire, le louche, le venu en contre bande d'on ne sait où.

Ahmed – Que la police accueil à matraque ouverte dans ses dépôts improductifs. La loi... la loi... Votre *oui*, si je l'ouïs bien, est que celui d'ici, n'est d'ici, que si la loi d'ici lui dit qu'il est ici ? Mais s'il est ici, la loi ne peut pas dire qu'il n'est pas ici ! Sinon, ce que j'ouïs n'est pas un *oui* mais un *non*. Vous dites *oui* au non. Vous dites *oui* à ce que celui d'ici soit dit ne pas être d'ici. Le *non* vient avant le *oui* dans votre *oui* à la loi de l'ici.

Pompestan – Eh, il faut bien séparer ceux d’ici et ceux qui, quoique venus ici pour quelque raison louche, ne sont pas d’ici.

Ahmed – Mais ils sont ici ! Le fait est qu’ils sont ici. Et vous, vous dites oui à ce qu’ils ne soient pas ici, sous prétexte qu’ils ne sont pas d’ici. Mais qui est d’ici, alors, si des gens qui sont ici, d’après votre oui, tel que je l’ouïs, n’y sont pas ?

Pompestan – Les Français, mon cher Ahmed. Et les Françaises, bien entendu. Les Françaises et les Français sont d’ici, et sont ici.

Ahmed – Mais qui est français, à la fin ?

Pompestan – Ceux que la loi dit qu’ils le sont, comme moi, Édouard Pompestan, Français depuis le Moyen Age, et même avant.

Ahmed – Français avant le Moyen Age ? Et par la loi ? Tonnerre ! Les Pompestan ont inventé et la France et la loi ! Mais dites-moi, dites-moi ! Je vois un cercle, là ! Un cercle vicieux !

Pompestan – Je dis toujours : « Caressez un cercle, il deviendra vicieux. »

Ahmed – On a dû le caresser longtemps, celui-là ! Il est d’un vicieux !
Regardez.

Un jour, la loi vient et dit : « Ceux qui sont ici sont d’ici, ils sont Français. »

Plus tard, la loi revient et dit : « J’en vois qui sont ici, mais qui ne sont pas d’ici. Pas Français. » Mais, *pas français* ça n’a jamais rien voulu dire que *pas ici* !

Ou alors, c’est la peau, la race, l’odeur...

Mais vous dites que non, j’ouïs le oui à ce non de votre bouche suave, à propos de la Philippine qui vole un bœuf sur son dromadaire !

Pas la peau, pas la race, pas l’odeur ! Seulement la loi ! Qui dit qu’ici sont les Français, et que si on est Français on est d’ici, forcément à un moment quelconque et pour toujours. Mais enfin, à la longue, la loi, ne peut quand même pas dire qu’ici n’est pas ici, ou qu’ailleurs est ici venu !

Pompestan – Mais enfin, que proposez-vous, à la fin des fins ?

Ahmed – Un *oui* tout simple, dont le *non* n’a pas cours.

Celui qui est ici est d’ici. Celui qui vit ici, qu’on lui fiche la paix. Un pays, celui-là ou un autre, se compose des gens qui y vivent. C’est tout.

Pompestan – Jamais ! Jamais ce *oui* ! Non et non !

Avec ce programme, je me fais ratiboiser aux élections ! Vous imaginez ! Tous ceux d’ailleurs qu’on va dire d’ici ! C’est la chienlit ! C’est la fin de la race française !

Ahmed – Aïe ! La race ! Vous l’avez dit ! La race ! je croyais qu’il n’y avait que la loi !

Pompestan – Va te faire cuire un œuf ! Basané de mes deux !

Ahmed – Vos deux quoi, si vous me permettez ?

Pompestan *se jetant sur lui* – Tu vas voir, saloperie de gens d’ici !

Ahmed *sortant son bâton* – Ici mon petit bâton ! Je suis d’ici, moi ! J’y suis, j’y reste ! Ah ! On caresse la loi ! On la vicie comme un cercle ! Je vais lui casser les côtes, moi ! je vais la redresser, la loi d’ici ! Tiens ! Tiens !

Monsieur Pompestan s’enfuit, poursuivi par Ahmed qui le bastonne.

Ahmed *revenant essoufflé* – Victoire du turbin dans sa lutte épique contre la turbine. C’est vraiment compliqué la question nationale. Dire que pour être d’ici, bien d’ici, il faut ça...*il montre son front*, et ça *il montre son bâton*. La pensée et la force. Rien que pour être d’ici, alors qu’on est ici. Un combat perpétuel, pour être là où on est ! Il faut croire qu’on y tient, nous autres, philosophes nés natifs d’ailleurs ou d’ici, à rester ici. Et pourquoi on y tient, je vous le demande ! Parce qu’on est ici. À la force du poignet, on y est. Ici. Et on y restera. La pensée veille. Et aussi le bâton. Le bâton qui pense. Il y a un grand philosophe, Pascal, qui a dit que l’homme était un roseau pensant. Moi, Ahmed, pour être d’ici, et que tous, là, vous y soyez comme moi, je me change en bâton pensant ! Allez, gens d’ici, restez ici. Restez assis. Je veille.